N° 2. — 25 janvier 1909. — Publication bi-mensuelle paraissant le 10 et le 25. — Prix : 20 Centimes.



SUGGESTION



— Il l'a tuée pour lui obéir !

Voir, à la page 20, l'article de notre éminent collaborateur HUGUES LE ROUX.

La Vie Mystérieuse. Publication bi-mensuelle paraissant le 10 et le 25.

Directeur : DONATO

Principaux collaborateurs : PAPUS. — Hector DURVILLE. — Gaston BOURGEAT. — Léon DENIS. — Le Comte Léonce DE LARMANDIE. — FABIUS DE CHAMPVILLE. — Jules LERMINA. — PICKMAN. — MARC-MARIO. — Dr Ely STAR. — René SCHWAEBLÉ. — Ernest BOSC. — Édouard GANCHE. — Raphaël N'HUTTER. — Dr MESNARD. — Profr D'ARIANYS. — René D'ANJOU. — Mme Louise ASSER. — MERLINY. — STELLATA, etc.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à M. le Professeur DONATO, 10, rue Saint-Joseph, Paris.

Pour les Abonnements, la Publicité, s'adresser à M. l'ADMINISTRATEUR de la « Vie Mystérieuse », 10, rue Saint-Joseph, Paris.

CONDITIONS D'ABONNEMENT { France : Un an. 5 francs. Étranger : Un an. 6 —

Envoyer mandat-poste à M. l'Administrateur de la « Vie Mystérieuse », 10, rue Saint-Joseph, Paris.

Prix du Numéro : 0f 20 centimes.

Médiums et Esprits

Par LÉON DENIS

Quel homme oserait fixer des limites à l'empire de la vie? La mort elle-même n'est qu'une porte ouverte sur des formes plus subtiles de l'existence et l'océan de la vie invisible roule, sans cesse, ses flots autour de nous.

On se demande où est l'au-delà ; mais l'au-delà et l'en-deça se pénétrent, se confondent ; ils sont l'un dans l'autre.

L'au-delà est simplement l'au-delà de nos sens, ceux-ci sont très pauvres, on le sait. Ils ne nous laissent percevoir que les formes les plus grossières de la vie universelle. Les formes subtiles leur échappent absolument. Pendant longtemps, qu'est-ce que l'humanité a su de l'univers? Presque rien ! le télescope et le microscope ont élargi, en deux sens opposés le champ de nos perceptions. A celui qui, avant la découverte du microscope, aurait parlé des infiniment petits, de cette vie débordante qui s'épanouit en myriades d'êtres dans les airs et dans les eaux, on aurait répondu par un haussement d'épaules. C'est encore ce que certains hommes font aujourd'hui à propos du monde des Esprits. Mais pourtant, bien des éclaircies se produisent ; des issues s'entre-bâillent sur des régions ignorées. Le monde invisible se révèle de mille manières.

Le célèbre médium Miller vient de donner à Paris, une série de séances de matérialisations qui ont eu un grand retentissement et imprimeront au spiritisme une vive impulsion. J'ai pu assister à dix de ces séances et voici les principaux faits que j'ai constatés dans les meilleures conditions d'observation et de contrôle.

Le 18 juin, chez M. David, 90, boulevard des Batignolles, MM. Delanne, les docteurs Dussart et Chazarain, étant présents, tous les assistants virent sortir du cabinet de matérialisations un fantôme de haute taille enveloppé d'une draperie blanche. Les contours en étaient nets et bien dessinés. Il s'avança vers M. Alfred Benezech, pasteur à Montauban et sa femme, lesquels ont perdu un fils de 20 ans en des circonstances très douloureuses. Il leur dit : Papa, maman ! Madame Benezech, d'une voix étranglée par l'émotion, dit : C'est toi, Georges! M. Benezech ajouta : C'est toi, mon fils! Trois coups retentissent dans le cabinet ; c'est une affirmation. La forme se penche comme pour approuver et dit d'une voix sourde : Je suis heureux! Puis elle disparaît. L'émotion des parents est profonde, ils éclatent en sanglots et cette émotion gagne l'assistance.

Une autre forme plus petite apparaît et prononce un nom : Georgette ; c'est la sœur de madame Benezech, morte depuis longtemps.

Pendant la première partie de la séance, Miller est assis sur une chaise cannée, en dehors du cabinet en demi-lumière, à la vue de tous. Il est très éveillé et signale lui-même les phénomènes au moment où ils se produisent. Plusieurs formes apparaissent loin de lui, à une distance qu'il ne pourrait atteindre avec le bras.

Un petit nuage blanchâtre se forme en haut des rideaux, à 2 m. 30 du parquet, et à gauche du cabinet, près du docteur Dussart, alors que Miller est à droite. Il descend lentement jusqu'en bas, à un mètre et demi de Miller, puis s'avance à une distance d'un mètre du rideau et s'allonge en forme de colonne. On entend une voix sortir de cette forme et chuchoter « Bonne maman » (nom donné par les spirites parisiens à madame Noegerath, leur doyenne, décédée depuis 3 mois). Miller signale l'apparition d'un bras qui décrit un mouvement circulaire. La main qui le termine est grande et longue et à deux mètres du cabinet et de Miller, vient me toucher ainsi que M. et Madame Benezech.

La voix de Betsy, la négresse, un des esprits familiers du médium, se fait entendre et demande qu'on visite minutieusement le cabinet, ce que fait M. le pasteur Benezech, à l'aide d'une bougie allumée. Ce cabinet est formé simplement par une tringle fixée dans un angle du petit salon et absolument vide. Un rideau noir court, au moyen d'anneaux, sur cette tringle. Rien de suspect, Miller est vêtu de noir. Il porte un petit veston ; il est corpulent, de taille moyenne, et a des moustaches. Les apparitions sont en blanc, généralement de taille haute, sveltes et imberbes.

Miller passe dans le cabinet avec sa chaise et est plongé dans la trance (sommeil magnétique) par une action invisible. C'est alors que se produisent les phénomènes relatés au premier lieu.

« Bonne maman » reparaît encore sous la même forme d'une boule nuageuse argentée qui descend le long du rideau, touche le parquet, puis se développe en avançant au milieu de la salle. Une forme féminine se dessine, une voix en sort et s'entretient avec nous. Elle dit distinctement : « Quel bonheur de vous voir tous. J'aime encore mieux Miller depuis que je suis dans l'au-delà. Je viendrai vous voir pour vous donner des preuves de la survivance. » Puis la forme s'affaisse et disparaît graduellement dans le parquet. A

mesure qu'elle descend la voix s'affaiblit. Tout semble s'évanouir dans le tapis, sous les yeux de tous.

Deux formes se montrent simultanément à une certaine distance l'une de l'autre : celle de Betsy, dont la face est noire et celle du docteur Benton, esprit guide du médium, qui, d'une voix de basse bien accentuée, nous indique l'ordre des séances à donner. Il faut remarquer que Benton, qui fut un conférencier distingué dans sa dernière existence, parle un langage très correct, facile, abondant, tandis que Miller se sert d'un anglais très ordinaire, exempt de recherches, empreint de l'accent de l'Ouest.

D'autres fantômes se succèdent, de forme, de taille et de langage divers, donnant des noms de personnes ayant vécu sur la terre et connues des assistants.

Dans la séance du 21 juin, chez M. Letort, rue du Bac, de nombreuses apparitions se produisirent également. L'une d'elles affirma être Katherine de Bora, femme de Luther; l'autre Mélanchton, le réformateur. Toutes deux s'adressèrent en un allemand très pur à M. A. Benezech, alors que Miller parle très mal cette langue. Le docteur Benton parut ensuite, et parla : « Le spiritisme, dit-il, fera plus de progrès dans les trois prochaines années qu'il n'en a fait depuis 25 ans. » Puis il se pencha vers M. Benezech qui put observer ses traits et sa longue barbe. Celle-ci frôla son visage, lorsque sur sa demande Benton l'embrassa. Nous entendîmes tous le baiser.

Je possède une photographie prise en Amérique en 1897 et qui représente côte à côte Miller et la forme matérialisée du docteur Benton. La physionomie de ce dernier est identique à celle observée par M. Benezech et celui-ci a bien voulu en formuler et en signer l'attestation au dos de cette même photographie. Depuis lors, Miller a subi la loi du temps. Il a vieilli, tandis que les traits du fantôme sont restés les mêmes.

Le 23 juin, chez madame Noegerath, rue Milton, 22, une forme mignonne d'enfant apparut d'abord, à une certaine distance de Miller, alors que celui-ci était encore éveillé et placé en dehors du cabinet. La forme parla, dit se nommer Anne-Marie, appela sa mère, madame Simon, présente à la séance, et l'embrassa. Cette dernière déclare que le médium Peters, lors d'une soirée spirite donnée par « bonne maman » il y a 18 mois, lui annonça qu'elle verrait sa fille défunte le jour anniversaire de sa mort. Or cet anniversaire tombe précisément le 23 juin.

Miller passe dans le cabinet et s'endort. La voix de Betsy nous invite à placer une chaise vide devant les rideaux à la vue de tous, ce qui fut fait. Une boule nuageuse descend du plafond, le long des rideaux et remonte sur la chaise, où elle se développe, grandit, devient un fantôme imposant. C'est le docteur Benton. Il nous parle en anglais et engage successivement MM. Letort, Léon Denis, Benezech et Mantin à soulever la chaise, ce qu'ils tentent en vain, car son poids est énorme.

Des lueurs fulgurantes surgissent de différents points de la salle et passent en grand nombre sur les rideaux en forme de flammes ou de langues phosphorescentes. C'est un spectacle impressionnant, qui rappelle le phénomène classique dit miracle de la Pentecôte : « Ce sont des âmes, dit Betsy ; chacun de nous est une lumière ! »

Betsy intervient encore et discute avec l'assistance les conditions de la séance de contrôle, dont nous parlerons plus loin. Elle montre de temps à autre sa face noire et son vêtement blanc entre les rideaux. Débattre avec un fantôme les règles et les conditions d'une séance expérimentale, n'est-ce pas là une scène bien originale? Ajoutons cette particularité : « Quatre spirites éprouvés, dit Betsy, devront se placer près de Miller pour l'aider de leurs fluides et de leurs pensées, car « où il n'y a pas de fleurs, les abeilles ne peuvent faire de miel ».

La séance de contrôle a eu lieu le 25 juin, 22, rue Milton. Une commission, composée de MM. C. de Vesme, directeur des *Annales des Sciences psychiques*, Gaston Méry, directeur de l'*Echo du Merveilleux*, Ch. Blech, président de la Société Théosophique, et du pasteur A Benezech, a reçu Miller au bas de l'escalier, l'a conduit dans la salle des



M. Léon DENIS.

séances restée vide. Là, le médium s'est déshabillé entièrement et a revêtu un costume noir, préparé pour la circonstance, sans poche ni doublure, et qui avait été palpé minutieusement au préalable. Un membre de la commission a poussé le scrupule jusqu'à inspecter les parties les plus secrètes du corps du médium. Le cabinet de matérialisations et la salle furent ensuite visités dans leurs moindres détails ; puis les invités furent introduits et placés.

Le premier fantôme fut celui de Lillie Roberts. Il vint vers moi qui était assis près des rideaux, me saisit la main et me fit toucher ses seins nus, des seins de femme, à la chair chaude et moite. Je touchai aussi son bras rond et potelé. Elle en fit autant avec Gabriel Delanne et le commandant Mantin, et ceux-ci purent faire les mêmes constatations. Déjà en 1906, j'avais vu de près et touché ce gracieux fantôme, et j'avais pu m'assurer qu'il ne présentait aucune analogie avec les formes robustes de Miller.

De nombreuses apparitions se succédèrent, donnant leurs noms et se faisant reconnaître des assistants. Plusieurs étaient de haute taille, beaucoup plus grandes que Miller, et je voyais distinctement leurs silhouettes se déta-

cher sur le fond clair de la salle, éclairée par une lampe placée dans la chambre voisine. On reconnut les voix de Pierre Priest et de M. Lamoureux, chef d'orchestre des concerts des Champs-Elysées. Le docteur Benton parla longuement. Il expliqua que le médium était fatigué et que, dans la journée, il avait craint de ne pouvoir donner la séance. Il avait pris en mains un crucifix et avait supplié le Christ de l'aider à accomplir sa promesse. Il lui en coûte beaucoup de se déshabiller devant d'autres personnes et ne s'y résignera pas de nouveau. Puis Betsy chanta et rit avec nous et la petite Lulu Adams, de sa voix d'enfant se mêla aussi à nos chants. Ceux-ci sont nécessaires dans les séances et sont demandés par les Esprits, de même que la musique, car les vibrations harmonieuses facilitent leur invisible travail. Le mari de Betsy vint aussi me parler « nègre » en anglais : « J'étais homme de couleur, disait-il ; mais mon âme est blanche. »

En résumé, toutes les personnes qui ont assisté aux séances de C. V. Miller, en ont conservé une impression profonde. En raison des minutieuses précautions prises, il est impossible de croire à la fraude et les nombreuses preuves d'identité obtenues plaident en faveur de la manifestation des défunts. Ceux-ci, à l'aide des éléments fluidiques empruntés au médium et par la puissance de la volonté sur la matière, reconstituent temporairement leur forme corporelle d'autrefois. Ils peuvent ainsi vivre quelques instants de notre vie, s'associer à nos joies, à nos soucis, parler, discuter, rire, chanter avec nous. Les personnalités psychiques qui s'agitent autour de Miller sont nombreuses et diverses. Chacune a son originalité et présente un caractère très dissemblable de celui du médium. Il y aurait là matière à une étude psychologique bien tentante et pleine d'intérêt. Depuis le docteur Benton, guide-contrôle et chef de ce goupe d'Esprits, jusqu'à Betsy, la négresse, qui s'occupe des menus détails des séances comme elle eût fait des soins du ménage pendant sa vie terrestre, toutes ces entités représentent les degrés les plus variés de l'existence spirituelle. Mais toutes se sont attachées à Miller dans le noble but de démontrer aux hommes la réalité de l'autre vie. Elles vont ainsi de par le monde, semant à pleines mains les consolations et les espérances qui découlent de la foi en l'au-delà et l'on ne sait vraiment ce qu'il faut admirer le plus, ou de la haute mission que s'imposent ces âmes ou bien du désintéressement absolu de Miller qui consacre son temps et sacrifie sa santé à la plus sainte des causes sans accepter aucun dédommagement matériel.

LÉON DENIS.

SUGGESTION

Nouvelle de HUGUES LE ROUX

Un profond silence s'établit. L'avocat du prévenu, Me Coignard, venait de se lever. Un instant il regarda son triste client qui, la tête basse, entre les deux gendarmes, semblait un bœuf à l'abattoir sous la levée du maillet. Enfin il dit :

Messieurs,

Si éloignés que nous soyons de connaître toutes les lois qui règlent ce qu'il y a de mécanique dans la pensée humaine, nous avons cependant levé sur cet inconnu un coin de voile. Sous le titre de *Psychologie des foules*, des savants, dont les intentions ne peuvent être suspectées, ont écrit des livres où est analysée cette folie particulière, qui, à certaines minutes, s'empare de l'esprit public et, à des degrés divers, impose à tous les habitants d'une ville, d'un pays, la même suggestion.

Qui de vous niera que nous n'ayons vécu, ces temps derniers, sous l'empire d'une de ces épidémies de peur ?

Deux meurtres affreux, de caractère presque identique, occupent pendant des semaines l'opinion publique. On croit d'abord que des assassins ont pénétré, de nuit, dans des maisons habitées, et qui semblaient à l'abri de telles surprises. On finit par découvrir que nul criminel ne s'est introduit dans ces riches demeures. Celui qui a frappé habitait depuis des mois dans la maison, sinon comme un ami, du moins comme un familier. Il n'avait contre sa victime nulle haine particulière. Il avait pris l'engagement de la servir et de la défendre. Il a profité du sommeil, autour duquel il devait professionnellement veiller, pour faire son coup.

Je dis, messieurs, que ces meurtres des maîtres par les serviteurs sont faits pour jeter de la panique dans l'opinion publique, et vous savez comme moi qu'avant de nous être ressaisis, nous tous, qui sommes là, nous avons, un instant, subi les effets déraisonnables de cette épouvante : avant de nous coucher nous avons regardé sous notre lit, comme des enfants. Avant de nous endormir nous avons poussé notre porte.

∴

Transportons-nous maintenant sur le lieu du crime qui nous occupe...

A l'écart d'un grand village, trois personnes habitent une propriété isolée : d'abord celle qui sera la victime, une vieille femme de soixante-dix ans, estimée de tous pour sa bonté simple ; puis une servante, un peu moins âgée que sa maîtresse, qui pour elle est devenue moins une domestique qu'une compagne ; enfin ce malheureux que vous voyez là, ce garçon de dix-neuf ans, qui m'écoute, et qui a bien juste l'air de comprendre que je parle de lui.

D'où sort-il ? On ne connaît ni son père ni sa mère. C'est un enfant trouvé. La charité l'a élevé ; quand il a eu douze ans, la charité l'a recueilli. On a trouvé dans le testament de la pauvre morte quelques lignes infiniment touchantes. Elles disent : « Je n'ai pas seulement pris Paul Noël à mon service pour m'en faire un bon domestique, je voudrais réparer, en ce qui le concerne, l'injustice du sort. S'il continue à se bien conduire, s'il conserve ses sentiments religieux, je l'aiderai à s'établir, quand il rentrera de son service militaire. »

Que s'est-il donc passé, messieurs, entre l'heure où la

bienfaitrice de Noël rendait en sa faveur ce bon témoignage, et la minute où elle a été frappée de mort par l'orphelin qu'elle avait recueilli?

Déjà vous le devinez. Une quatrième personne est entrée dans la maison, un fantôme de déraison, un maléfice irrésistible : la « peur ». Tous les jours, pendant des semaines, elle s'est glissée sous la grille, avec le journal qui apportait les nouvelles des meurtres de la semaine. Elle a obligé les deux vieilles femmes, la maîtresse et la servante, à s'enfermer, à chuchoter... Elle a poussé ce valet de campagne, cet arriéré, qui lit mal, à prêter l'oreille à travers la cloison, afin de découvrir de quoi ces deux vieilles causent en dehors de lui. Elle lui a fait surprendre les conversations quand il entre dans la salle à manger pour les besoins du service.

Ah! messieurs, pourquoi ne lui a-t-elle pas parlé, la pauvre femme, ouvertement, de cette épouvante qui naissait, qui grandissait en elle? Pourquoi ne lui a-t-elle pas dit :

— Moi j'ai confiance en toi, Noël... Tu me défendrais, mon enfant, si on me menaçait?

Cette suggestion-là aurait grandi dans le cerveau de mon misérable client au lieu de *l'autre*. Il se serait indigné avec sa vieille bienfaitrice. La nuit il aurait prêté l'oreille, pour écouter si des pas suspects ne rôdaient pas autour de la maison. Il aurait agi comme un chien de garde, et non pas comme un loup!

Quinze jours passent dans ces hantises. Les deux vieilles n'ont plus d'autre pensée. Leur épouvante les suit la nuit, dans leur sommeil. Elles remarquent que Noël est devenu taciturne, que son expression est changée. Quand on ouvre la porte et qu'on l'aperçoit dans le corridor, il a l'air d'être surpris en flagrant délit. Entre ces trois êtres, que des sentiments cordiaux unissaient, un soupçon est né. Et quel soupçon!

Quand la septuagénaire rencontre son serviteur, elle pense :

« S'il allait se jeter sur moi pour me frapper? »

Quand le serviteur rencontre les regards de sa vieille maîtresse qui, à la dérobée, l'épie, il songe :

« Elle a peur que je la tue. »

C'est à ce moment que se place l'épisode de la hachette.

Noël est dans le bûcher. Il se prépare — du moins il l'affirme — à couper du bois, à fendiller quelques bûchettes pour allumer le fourneau de la cuisine. Soudain sa vieille maîtresse paraît sur le pas de sa porte. Elle voit l'acier dans les mains de son domestique. Elle est pâle de terreur. Elle bégaye :

— Qu'est-ce que tu fais là, Noël?

— Eh bien, madame, j'aiguise ma hachette.

— Pour quoi faire?

— Pour couper mon bois, pardi!

Elle n'a pas prononcé d'autres paroles, ses mains, ses lèvres tremblaient, mais les mots qu'elle n'a pas dits, les mots qu'articulait la voix intérieure, Noël les a entendus :

— Menteur!... Assassin!...

Messieurs, c'est ici que tout s'est précisé, ici que ces deux créatures humaines se sont définitivement distribué leurs rôles dans l'affreuse pièce qui allait se jouer entre lui, le Meurtrier, et elle, la Victime.

* * *

De la nuit qui a suivi — la nuit sanglante — nous avons un double récit, deux témoignages qui concordent : les renseignements fournis par la servante, la confession arrachée à l'assassin lui-même.

Il dit que, comme à l'ordinaire, il couchait dans une chambre du rez-de-chaussée qui, sans porte, ouvre dans la cuisine. Au pied de son lit, il avait déposé le petit fagot et la hachette. Ainsi il était tout prêt à allumer le feu, dès son réveil matinal.

Il ne peut pas préciser s'il dormait ou s'il était éveillé. Il a dit :

— J'avais les yeux tout ouverts.

Et, dans un second interrogatoire :

— Je me reposais bien.

Il pouvait être trois heures et demie du matin. Ce n'est pas encore l'aube, ce n'est plus tout à fait la nuit. Soudain, Noël a cru entendre des pas, des pas légers, furtifs. Il a rejeté ses draps. Il est monté debout sur son lit. A travers l'œil-de-bœuf qui éclairait le réduit où il couche, il a regardé dans le jardin. Il n'a rien distingué de ce côté-là. Mais le bruit se rapprochait. Il venait du côté de la maison, dans le corridor.

Vous vous rappelez les termes de l'interrogatoire qui, tout à l'heure, vous a été lu? Noël a dit :

— J'ai compris ce que j'avais à faire... J'ai sauté du lit... J'me suis armé de ma hachette... Et, à ce moment-là, quelqu'un est entré...

Qui?

Vous l'avez aperçue, la pauvre femme, à travers les bégayements de ce malheureux. Elle avait les pieds nus, elle était dans sa robe de nuit, elle était coiffée de son petit bonnet blanc, elle venait à lui, les yeux grands ouverts, les mains grandes ouvertes... Elle avait l'air de lui demander grâce. Alors, lui, il a fait trois pas vers elle et il a levé la hachette.

Pourquoi l'a-t-il tuée? Oui!... Je vous le demande? Pourquoi? Il ne la haïssait pas... Peut-être il l'aimait à sa façon, du fond de son âme obscure... Il ne l'a pas volée... Il n'a même pas songé às'enfuir!

Ah! messieurs, penchez vers moi vos têtes, prêtez l'oreille, afin que je puisse dire la chose, tout bas, très bas, afin que vous seuls vous m'entendiez, vous, messieurs du jury, qui avez le pouvoir de faire tomber cette tête...

Il l'a tuée pour lui obéir.

HUGUES LE ROUX.

LIRE DANS LE N° 3 QUI PARAITRA LE 10 FÉVRIER :

***MES DÉBUTS DANS LE SPIRITISME*, par Raphaël N'HUTTER.**

***PHÉNOMÈNES MYSTÉRIEUX*, par le Comte Léonce de LARMANDIE (UN PRESBYTÈRE HANTÉ).**

***LES SCIENCES DIVINATOIRES*, par le Docteur ELY STAR.**

Guérissons-nous sans Médecins

Par H. DURVILLE

Le magnétisme thérapeutique. — Une force inconnue qu'on commence à connaître. — Le père sauvera son enfant. La femme guérira son mari. — Le magnétisme dans l'antiquité.

La science officielle, qui a toujours nié le Magnétisme, étudie maintenant, sous le nom d'hypnotisme, quelques-uns de ses



Fig. 1. — Jésus ressuscite la fille de Jaïre.
(D'après la bible de Jules Schon.)

effets les moins importants. Il résulte de ce changement de dénomination que les médecins, et avec eux la plupart des gens du monde, se figurent qu'il est nécessaire d'endormir le malade pour agir sur lui par suggestion. Le mot *Magnétisme* est ainsi devenu pour le plus grand nombre, le synonyme d'*hypnotisme* et même de *somnambulisme* : si l'on n'endort pas le malade, dit-on, on ne le magnétise pas, et par conséquent, on reste sans action sur lui. On confond ainsi la cause avec l'effet, et l'on commet une très grave erreur que j'ai toujours cherché à combattre. Le Magnétisme agit sur tout le monde, sans distinction de tempérament, d'âge et de sexe, et le somnambulisme — qui n'est qu'un de ses phénomènes — se produit assez rarement, surtout si le praticien ne cherche pas à l'obtenir. Dans tous les cas, il n'est d'aucune utilité dans le traitement du plus grand nombre des maladies.

Qu'est-ce que le Magnétisme? C'est une force inconnue dans son essence, un agent analogue à la chaleur, à la lumière, à l'électricité et à tous les agents de la nature. Il est inhérent à tous les corps et plus particulièrement aux corps animés, chez lesquels il semble entretenir la vie et l'équilibre des forces qui constitue la santé. Dans le plus grand nombre des maladies, en connaissant les lois qui régissent son action, ses principes et les procédés à employer pour cela, *l'homme bien équilibré peut être le médecin de sa femme, celle-ci, le médecin de son mari et de ses enfants.*

Comme je ne fais pas ici un cours de Magnétisme destiné à enseigner tous les secrets de cet art, je me contente de dire que toute personne dont la santé est à peu près équilibrée, peut magnétiser utilement un malade dans le but de le guérir ou de le soulager, et que les résultats qu'elle obtiendra, dans le plus grand nombre des cas, dépasseront toutes ses espérances.

Le magnétisme n'agit pas sur nous à la façon d'une drogue pharmaceutique qui exerce une action plus ou moins certaine sur tel ou tel organe; il ne possède aucune propriété médicamenteuse et agit seulement comme principe équilibrant. Il agit sur l'ensemble de l'organisme et donne au principe que les anciens médecins appelaient *la nature*, la force de réagir contre le mal, et à l'organisme l'énergie nécessaire pour expulser au dehors tout ce qui nuit à son fonctionnement. Dans tous les cas, il ne détermine jamais d'accidents; et pratiqué avec conviction, il pèse plus dans la *balance de la santé* que la meilleure drogue préparée par le plus habile chimiste.

Contrairement à l'opinion de beaucoup de magnétiseurs professionnels, la volonté n'est pas indispensable ; elle sert seulement à nous mettre dans un état *vibratoire spécial* qui nous empêche de nous distraire et nous permet de mieux diriger notre action. Un état de calme et de sang-froid, des dispositions sympathiques envers le malade, du dévouement, l'intérêt qu'on lui porte, le vif désir de le guérir sont les meilleures conditions pour magnétiser utilement, surtout si l'on se considère comme une machine purement physique, produisant en elle-même l'agent magnétique qui est ensuite directement porté par les yeux et par les mains sur la partie que la pensée a désignée d'avance.



Fig. 2. — Saint Paul guérissant un malade.
(Fragment d'un tableau de Lesueur.)

Dans les maladies aiguës, l'attachement, le dévouement, l'intérêt que le père et la mère prennent à la conservation de leur

enfant, décuplent leurs forces ordinaires, et les résultats qu'ils peuvent obtenir, s'ils veulent se donner la peine d'essayer, doivent dépasser encore ceux que peut obtenir un magnétiseur de profession, étranger à la famille, et, comme le médecin, payé à *tant* la séance.

Donc, sans autres connaissances que celles qui précèdent, le père ou la mère doivent magnétiser leur enfant, le frère magnétiser son frère ou sa sœur, et réciproquement, surtout dans les cas aigus.

Le désir, la volonté ferme de guérir ou seulement de soulager leur malade, puis la foi en leur puissance qui naîtra bientôt avec les premiers résultats qu'ils obtiendront, donneront à leur action une force curative cent fois supérieure à celle de la drogue la plus efficace. Que l'on comprenne bien cette incontestable vérité, et la mortalité, dans les maladies aiguës, diminuera dans des proportions énormes, surtout chez les adolescents et chez les enfants.

Avec sa prudence habituelle, et après avoir recommandé d'appeler le médecin, Deleuze, un des maîtres du Magnétisme au siècle dernier, s'exprime ainsi dans son *Instruction pratique* :

« Vous observerez attentivement les sensations qu'éprouve le malade à mesure que vous établissez des courants et que vous faites lentement des passes sur tout le corps. Ces sensations, qui indiquent souvent le siège du mal, seront pour vous un motif de modifier, d'adoucir ou de renforcer votre action, et de la diriger de préférence vers telle ou telle partie.

Tâchez de mettre dans vos procédés la plus grande simplicité pour qu'ils ne causent à votre malade ni trouble, ni inquiétude, ni étonnement. Si votre médecin n'est pas bien convaincu de la réalité du Magnétisme, vous éviterez de magnétiser en sa présence. Le désir que vous auriez de produire les effets sensibles et propres à le convaincre vous distrairait de votre objet principal, et pourrait nuire à votre malade. Si vous êtes trop fatigué, si vos forces sont épuisées, discontinuez : vous n'agiriez plus. Si l'inquiétude que vous cause l'état de votre malade, ou le défaut de sommeil, vous ont mis dans un état nerveux, cessez de magnétiser : vous lui feriez mal. Attendez que vous soyiez dans un état de calme, et que la confiance l'emporte sur la crainte.

« Dans certaines maladies inflammatoires, qui ont leur siège dans les viscères les plus essentiels, le magnétisme, employé à l'époque de l'invasion, peut opérer des merveilles en rétablissant l'harmonie générale et en produisant une crise. Ainsi plusieurs expériences prouvent qu'il a guéri promptement des pleurésies qui s'annonçaient par un point de côté et un crachement de sang. Dans ce cas, on commence par poser la paume de la main sur le siège de la douleur ; on l'y laisse quelque temps, puis on étend en faisant des passes à distance avec la main ouverte. On continue ainsi pendant une couple d'heures, et si la douleur n'est pas dissipée, ou du moins considérablement affaiblie, ou si l'on n'a pas amené une crise salutaire telle qu'une transpiration générale, on a recours aux moyens plus prompts de la médecine. Le temps qui se passe entre l'instant où l'on fait appeler le médecin et celui où il a pu se rendre chez le malade, suffit pour s'assurer si le magnétisme agit bien et s'il peut triompher de la maladie. »



Fig. 3. — Un toucheur irlandais du XVII[e] siècle : Greatrakes touchant un malade.
(D'après une estampe du temps.)

Pour servir de modèles dans l'application des procédés rudimentaires que j'indique, j'illustre cet article de trois figures *historiques* qui sont tirées de mes *Théories et Procédés du Magnétisme*. La fig. 1 représente — disons — un magnétiseur qui exécute ce que les praticiens appellent les *passes magnétiques* pratiques de la main droite, tandis que la gauche est en contact avec le malade. La fig. 2 représente un praticien exécutant les passes avec les deux mains. Ce qui est plus facile encore, ce sont les *applications des mains*, comme le montre la figure 3.

Ces pratiques sont très anciennes, car dans le courant du dernier siècle, Ebers a découvert dans les ruines de Thèbes un papyrus sur lequel la formule suivante était inscrite en hiéroglyphes : « Pose ta main sur lui pour calmer la douleur ; et dis que la douleur s'en aille. »

Dans les articles qui suivront, j'entrerai plus profondément au cœur de la question ; je dirai quelques mots des lois physiques du Magnétisme ; puis, en décrivant les procédés classiques à employer pour le traitement des maladies en général, je tâcherai de faire comprendre la valeur de chaque procédé et dans quels cas on doit les employer à l'exclusion des autres.

H. DURVILLE,
Directeur de l'Ecole pratique de magnétisme et de massage.

Apprenez le Magnétisme [1]

Par le Professeur DONATO

Première leçon : A QUOI SERT LA VOLONTÉ

Le magnétisme est une force fluidique que nous portons en nous, dont les ondes émanent de notre *volonté*. Aucun fluide ne peut se produire si nous ne le dégageons de nous-même, par un « *vouloir bien défini*. »

Ce qui revient à dire que le « magnétisme personnel, mot dont on abuse peut-être un peu, n'est en somme qu'une émanation de toutes nos forces fluidiques, que ces forces soient employées à influencer notre prochain ou à endormir un sujet.

Prenons un exemple : Le médecin qui passe sous le nez d'un patient un flacon de chloroforme peut songer à la *Furie* de Jules Bois, et arrêter sa pensée sur des questions complètement étrangères à sa fonction. Le chloroforme n'en fera pas moins son effet, et le malade, au bout d'un laps de temps déterminé, s'endormira forcément sous l'action mécanique de l'anesthésique.

Le magnétiseur qui fixera son sujet dans les yeux et fera

(1) Voir le n° 1 de la *Vie Mystérieuse*, adressé à tous contre un timbre de 0 fr. 15.

les passes et les gestes voulus, avec, dans la pensée, la hantise d'un acte quelconque de la vie ambiante, est certain d'un échec complet. Ce qui prouve que l'action du regard et des passes n'a rien de mécanique, et que le sommeil ne peut se produire sans une tension de volonté, un « *vouloir défini* » qui dégage les fluides nécessaires au sommeil artificiel.

Il est donc bien entendu, que pour endormir, il faut « vouloir ».

En voici un exemple.

En 1902, je fus présenté à une dame très nerveuse, femme d'un secrétaire d'ambassade, et qui, ayant goûté un peu à toutes les sensations *sportiques* — elle avait même fait de l'aérostation — désirait éprouver celle du sommeil magnétique.

Du premier coup d'œil, je vis en elle un sujet de premier ordre, et j'eus la certitude que je l'endormirais facilement; les magnétiseurs ont de ces intuitions qui les trompent rarement.

Or, bien qu'ayant la ferme volonté de l'endormir, au moment où lui tenant les poignets, je posai les yeux sur les siens, j'eus, pendant l'éclair d'une seconde, la pensée que le sommeil artificiel serait peut-être préjudiciable à sa santé. Cette rapide restriction dans ma « volonté de sommeil » suffit à m'empêcher de l'endormir. Et je dus avouer mon impuissance, ce qui fit errer un léger sourire ironique dans les yeux de mon pseudo-sujet.

J'appris depuis, du reste, que mon pressentiment ne m'avait pas trompé, car mon « ambassadrice » était atteinte d'une grave affection cardiaque qui la mit à deux doigts de la mort. J'ai toujours estimé que le sujet atteint d'une maladie de cœur est le seul qui peut souffrir des pratiques magnétiques (1).

Mais revenons à notre sujet.

Cher lecteur, cher apprenti magnétiseur, si tu veux dans la vie jouer le grand rôle de dominateur, soit par l'influence personnelle que tu exerceras sur un sujet éveillé, soit par suggestion sur un sujet endormi, il te faut d'abord, et *avant tout*, acquérir la VOLONTÉ.

Celui qui manque de volonté est celui qui hésite et tourne en rond dans la vie, qui écoute l'opinion de Pierre et de Paul par paresse d'esprit, qui accepte toutes les petites ignominies de l'existence sans révolte, parce qu'il craint la fatigue et veut « avoir la paix », qui se croit bon quand il est faible, qui se croit philosophe quand il est bête.

L'homme de volonté est celui qui, dès qu'il a l'âge de penser, se trace un but, et travaille lentement et sûrement à l'atteindre, comme ces chevaux de courses, qui, sous l'impulsion du jockey, renversent tous les obstacles pour arriver les premiers au poteau.

L'homme de volonté est rare, dira-t-on. Nullement! En Amérique on le rencontre à chaque pas, et le décrotteur de New-York, arrivé roi d'un trust, n'est pas une fable. Il est l'exemple de ce que peut la volonté unie à l'intelligence, et naturellement à la bonne conduite.

En France, nous avons moins de volonté, parce que moins d'ambition. Tel boutiquier qui a travaillé trente ans au fond d'un comptoir obscur, ne rêve, comme félicité suprême, qu'à la petite maison au bord de l'eau et aux quelques mille francs nécessaires à la fin de son existence modeste. Tel employé qui a usé cent ronds de cuir dans une administration de l'État, songera en grattant son papier à la mince retraite assurant la réalisation de ses goûts de pêche à la ligne.

Cependant à côté de ces « types nationaux classiques » qui sont éternels, nous avons une génération de jeunes hommes, ayant beaucoup lu, un peu voyagé, et qui ont des aspirations plus élevées. Ils veulent obtenir non seulement la vie large par le travail rémunérateur, mais encore la considération morale par le triomphe de leur intellectualité.

C'est à ceux-ci que je m'adresse, c'est à ceux-ci que je dis : « Vous n'obtiendrez la puissance que par la volonté », et avant tout autre sport, il faut pratiquer le sport de la volonté.

Soyez certains, jeunes gens, qu'il n'est pas plus difficile d'acquérir de la volonté que de devenir de première force au foat-ball ou au noble jeu du billard.

*
* *

Je suppose qu'à la lecture de ce livre, mon lecteur ait l'intention de devenir un homme fort, capable de dominer son semblable et de se faire une place intéressante dans la vie.

Je suppose aussi, que sans être absolument mou et apathique, il soit paresseux d'esprit, incapable de rompre avec ses habitudes, de corriger ses vices, de commander à ses passions.

Il me lira, et prenant sa tête entre ses mains, il dira : « Suis-je capable d'apprendre la volonté? » Et il tremblera devant une tâche qui lui paraîtra lourde.

Qu'il se rassure!

En opérant progressivement, il arrivera dans un temps très prochain à conduire sa volonté. Et sa joie sera intense.

Je vais me faire comprendre très clairement par un exemple emprunté aux petits vices courants.

Mon apprenti magnétiseur, mon élève en volonté fume un paquet de tabac de cinquante centimes tous les deux jours. C'est là une habitude de dix ans et il se passerait plus facilement d'un plat à son déjeuner que des cigarettes quotidiennes.

Après avoir lu cette première leçon, il achètera son habituel paquet, et, rentré chez lui, le coupera en quatre parties égales. Demain, en allant à son travail, il prendra une « partie » de ce tabac, se *condamnant* à n'en pas consommer d'autre dans sa journée.

Il souffrira, fera ses cigarettes plus minces, et le soir venu, ayant épuisé sa provision, sera tenté d'allonger la main vers la deuxième partie.

Qu'il retire cette main. Qu'il pense à cette leçon. L'honnête homme n'a qu'une parole. Il s'est promis à *lui-même* de ne fumer qu'un quart de paquet par jour ; il n'en fumera pas plus.

Le quatrième jour il souffrira moins; il sera content de lui. Ce petit triomphe lui fera bien augurer de l'avenir. Et bientôt, par amour-propre personnel, pour « voir », il coupera son paquet de tabac en six, en huit, et chaque fois, il se sentira un autre homme. Ce ne sera plus de la souffrance qu'il ressentira, ce sera de l'orgueil ; l'orgueil de se sentir une volonté qui, petite encore (la cause étant minime), deviendra *grande* en produisant de *grands* effets.

Il appliquera ensuite sa volonté à d'autres cas.

Des amis l'attendent au café pour jouer la traditionnelle manille. Il n'ira pas.

(1) Les avis sont très partagés à ce sujet.

Une promenade est projetée. Il manquera le rendez-vous. Il aime manger à son déjeuner un bifteck saignant. Il commandera des légumes. Un doigt de vin le ragaillardit. Il demandera une carafe.

A chacune de ces mortifications son estomac se resserrera, son cœur accélèrera ses battements, le sang lui montera au front. Mais quand il aura vaincu cette révolte intérieure, les fluides de volonté l'inonderont, et regardant autour de lui les hommes et les choses, il comprendra qu'ayant acquis cette influence qui doit s'exercer sur soi avant d'atteindre les autres, il est mûr enfin pour les grands travaux de volonté.

(*A suivre.*) DONATO.

Lire dans le prochain numéro : HYGIÈNE MORALE ET PHYSIQUE DU MAGNÉTISEUR.



LES MATÉRIALISATIONS DU MÉDIUM MILLER

(Voir, page 18, l'article de M. LÉON DENIS.)

LES SORCIERS DE PARIS (1)

GRAND ROMAN INÉDIT

Par JULES LERMINA

Le jeune homme pénétra, à l'heure précisément fixée, dans l'hôtel qui touchait la banque, ayant issue sur la rue de la Victoire.

Au moment où il était entré dans le cabinet du banquier, il l'avait trouvé debout, cramponné à deux énormes cannes, traînant de son bureau à la fenêtre ses jambes qui zigzaguaient, et quand, pour l'accueillir, Favrol s'était tourné vers lui, il avait été épouvanté de ce masque tourmenté, sillonné de crispations qui criaient au désespoir.

Irrité de s'être laissé surprendre en cette lutte, en cette débâcle visible, Favrol brusquement avait voulu regagner son fauteuil, et dans ce mouvement, ordonné par le cerveau, non exécuté par les organes, il avait failli tomber : il s'était retenu au bureau, y nouant ses doigts raidis, et lentement, s'était assis, en homme qui ne fait que ce qu'il veut, et comme il le veut. Gaston qui le connaissait n'avait pas hasardé un geste pour l'aider.

Un silence; puis, les mains aux bras de son fauteuil, Favrol dit :

— Monsieur Brame, je suis foutu. Deux mois, six mois, je n'en sais rien. Ces brutes de médecins n'en savent pas plus que moi.

Gaston esquissa un geste de protestation :

— Je suis foutu, répéta Favrol d'un ton brutal, péremptoire. Mon organisme est une maison de commerce où l'huissier a passé. On pare encore une, deux échéances, et puis... rrran! ma tête en est à la faillite. Si j'écoutais mon instinct, je la forcerais à déposer son bilan, tout de suite, par le suicide. Mais cela nuirait à la Banque, je ne le ferai pas.

Il laissait Gaston debout, le couvant pour ainsi dire de ses yeux ternes et froids :

— Je ne suis pas un sentimental, continua-t-il. La vie n'est pas un opéra où le ténor roucoule et où le traître barytonne. J'ai charge de la maison Favrol. Je veux qu'elle demeure ce qu'elle est, une forteresse inattaquable, inattaquée. Entre ma direction et celle qui doit me survivre, il ne faut nul arrêt. C'est pourquoi j'entends dès maintenant lui donner un chef qui, au sortir de mon enterrement qui aura lieu après l'ouverture du courrier, soit à la Bourse à l'heure précise. Si j'avais eu un fils, il y a deux ans qu'il serait installé! Vous n'êtes que mon employé : j'ai attendu, j'ai cherché, je n'ai pas trouvé mieux que vous. Donc vous serez, dès demain, le directeur de la banque Favrol... Vous sentez-vous de force?

Gaston lisait dans l'âme de Favrol plus clairement que celui-ci ne faisait dans la sienne, parce que celle du banquier était plus nette, moins compliquée, tout d'une pièce. Il savait ce que le patron attendait de lui, l'impassibilité d'un commerçant qui traite une affaire.

La moindre comédie de reconnaissance eût tout compromis.

— La maison est lourde, dit Gaston. Si je craignais, à courte échéance, la catastrophe dont vous parlez, je refuserais.

— Pourquoi?

— Parce que comme maître absolu de la maison — et quelque confiance dont vous m'honorez, il est des secrets, des renseignements particuliers, des dossiers confidentiels que vous êtes seul à connaître, en un mot, il y a des dessous auxquels il faut que le maître m'initie lui-même. J'ai vu fonctionner la machine, j'en ai démonté les rouages, il y a un tour de main que j'ignore et qui fait toute sa force : il faut donc que vous ayez le temps de m'instruire...

— Bien dit, fit Favrol. Vous comprenez la situation. S'il me restait le moindre doute sur mon état, croyez bien en effet que je garderais cette clef secrète dont vous parlez. Mais je sens, je sais : ce matin, ma main droite m'a refusé le service pendant deux heures, pour la première fois. J'ai la gorge sèche. Je tousse... non de rhume. L'ataxie monte, s'étend, sournoise et inarrêtable. Donc je vous parle. Vous serez mon associé, en attendant que je vous passe définitivement la main.

Gaston, malgré sa force, avait peine à retenir le cri de joie qui lui montait aux lèvres. Le rêve se réalisait, l'allusion prenait corps, les angoisses qui le poignaient tout à l'heure s'atténuaient, se diluaient, disparaissaient. Maître de la banque, il n'avait plus rien à craindre : son crédit s'identifiait à celui de la maison, il s'évadait instantanément du bagne des dettes accumulées et reprenait pied sur un terrain solide, fait de millions palpables et tassés comme du granit.

Il eut la force de se taire et Favrol lui en sut gré.

— Autre chose, dit le banquier. A tout ceci, il y a une condition, c'est que vous épouserez ma fille.

Il avait dit cela, tout simplement, comme il eût ordonné un virement. Il portait sa fille au débit de Gaston, en compte courant.

Ici, pour Gaston, la nuance était plus délicate. Le banquier se compliquait du père : il s'agissait de répondre de façon à satisfaire l'un, sans effaroucher l'autre.

En face, quoique admis dans l'intimité de Favrol, Gaston connaissait fort peu Germaine que son père avait tenue jusqu'à dix-huit ans dans un couvent de province. Quant à madame Favrol, elle accueillait le jeune homme avec une affectueuse sympathie, et Gaston n'ignorait pas qu'en souvenir bienveillant du vieux serviteur Brame, elle avait contribué à le pousser dans la maison.

Mais jamais devant elle ni devant sa fille, il n'avait été hasardé par Favrol la moindre allusion à une union possible. Germaine paraissait voir en lui l'homme de confiance de son père et un membre de la famille, côté affaires. Elle se montrait courtoise, cordiale même, très naturelle et sans arrière-pensée.

Gaston répondit, pesant ses mots :

(1) Voir n° 1.

— Je suis profondément touché de l'honneur que vous me faites. Je n'aurais pas osé concevoir pareille ambition ; je puis l'avouer maintenant, vous comblez mes vœux les plus secrets. Puis-je donc espérer que mademoiselle Favrol ait deviné le respectueux attachement que je lui ai voué et qu'elle daigne ne pas le repousser...

Favrol frappa son bureau de sa main sèche, à plat :

— Cela c'est mon affaire. Donc c'est entendu. Mon gendre et mon successeur, vous êtes la monnaie du fils que madame Favrol ne m'a pas donné!...

Puis, changeant de ton et reprenant l'accent d'un chef de maison :

— J'entends, dit-il, que tout se passe avec la plus parfaite régularité. Avant toute association, en quelque condition qu'elle se réalise, il faut des situations nettes. Dès demain, vous donnerez des ordres pour que tous les chefs de service dressent l'état, détaillé, minutieux, des affaires en cours. Je veux qu'il soit procédé à un inventaire régulier, complet, absolument complet...

— Ce ne sera ni long ni difficile, dit nettement Gaston, les écritures sont régulièrement tenues.

— Pourquoi m'avez-vous interrompu? fit Favrol, vous savez pourtant que je n'aime pas cela. Je n'avais pas fini. Donc cet inventaire sera établi par vos soins et sous votre responsabilité ; après quoi, il sera examiné et contrôlé par deux experts que je désignerai moi-même.



— Ma mère se meurt, s'écria-t-elle.

Cette fois, Gaston ne put se défendre de pâlir atrocement. Il les connaissait, ces experts, qui, dans la comptabilité la plus régulière, trouvent, s'il leur en prend fantaisie, matière aux chicanes les plus dangereuses : leur livrer les livres, les comptes, c'était pour lui la ruine certaine, immédiate. Et cependant, hasarder la moindre objection était plus périlleux encore.

— C'est bien votre avis? demanda Favrol.

— Absolument, dit Gaston.

Un laquais frappa à la porte, appelant pour le dîner.

— Allons! fit le banquier ; et il ajouta avec un sourire crispé : Maintenant que j'ai avoué, Brame, donnez-moi votre bras... bah! mon compte est réglé, je paierai quand il faudra.

Ils arrivèrent dans la salle à manger, haute pièce banale, à lambris de chêne.

Au même instant, madame Favrol et sa fille entraient par une autre porte. On ne se rencontrait qu'aux heures des repas. Les bonjours et les adieux devaient s'échanger simplement, sans effusions. Madame Favrol tendait la main à son mari, Germaine lui offrait son front à baiser, c'était tout.

Le plus souvent, pas un mot échangé. De quoi Favrol eût-il parlé à ces femmes qui n'entendaient rien aux affaires? Au dessert, quand les laquais étaient sortis, madame Favrol soumettait à son mari ses projets d'intérieur : il ne discutait pas, hochait la tête, murmurait à peine un consentement, au besoin tirait un carnet de sa poche, signant une fiche pour la caisse. Il n'aimait pas qu'on le remerciât.

Madame Favrol était une femme de cinquante ans environ, aux traits fins, trop fins, presque effacés : sa chevelure blonde qui avait été très belle s'était raréfiée et avait pris des teintes indécises. Assez grande, elle offrait une silhouette encore gracieuse, fuselée comme celle d'une vierge bizantine ; mais, en ce moment par exemple, où la teinte de sa robe se confondait avec celle des boiseries, elle ressemblait à un de ces êtres de crépuscule qui rôdent dans les contes du vieil Achim d'Arnim : le visage d'un ovale allongé, le nez mince et aquilin, les lèvres sans couleur s'estompaient d'un brouillard de tristesse, et surtout les mains, très blanches et très menues, rappelaient les mains fluidiques, qu'on dit apparaître en des séances de médiums et qui fondent entre les doigts qui les veulent saisir.

Germaine était tout autre, créature saine, aux yeux francs, à la carnation jeune, vingt ans. Entre ces deux êtres qui se penchaient vers la mort, elle représentait la vie intense et robuste.

Dans cette maison, il y avait depuis longtemps un drame.

Quand Germaine était revenue du couvent, avec l'expérience singulière que donnent les causeries entre jeunes filles des mondes les plus divers, elle avait compris, au premier coup d'œil, que sa mère pliait sous le joug du tyran le plus implacable. Elle étudia, analysa, interrogea.

Madame Favrol ne pouvait sortir, ne pouvait recevoir, ne pouvait dépenser un louis, sans avoir sollicité et obtenu l'autorisation de son mari : elle avait dû renoncer à la musique qui l'agaçait, au dessin qu'il déclarait un art absurde, à la lecture qui, disait-il, ne servait qu'à pervertir l'imagination.

Depuis plus de trente ans, il avait été interdit à la malheureuse de manifester une volonté, d'émettre un désir qui ne fût brutalement contrecarré avec la sottise que donne la conviction d'une infaillibilité monstrueuse. Un seul sentiment s'était développé en elle, la peur. Toute sa vie avait été secouée par l'angoisse d'un retour encoléré, d'un reproche ironiquement injurieux.

Comment cette femme, intelligente, instruite, supérieure moralement à son mari, s'était-elle laissée ainsi dompter, briser, annihiler ? Peu à peu elle s'était habituée à se taire, à éteindre son regard, à assourdir ses pas et sa voix ; cherchant à se glisser le long de la vie, sans être vue.

Germaine, comprenant tout à coup, eut à la fois honte et pitié : honte de la lâcheté de cet homme qui semblait prendre plaisir à frapper une morte, pitié de cette femme qu'elle aima pour les douleurs subies. Et hardie, téméraire même, elle la défendit. Crise terrible. Favrol s'exaspéra d'une opposition qu'il jugeait sacrilège. Autorité maritale, autorité paternelle, est-ce que ce n'était pas droit souverain, même de vie et de mort ?

Germaine ne plia point : elle résista à la fois et au père furieux et à la mère terrifiée, et ayant défié le despote familial, elle libéra sa mère en conquérant pour elle le droit de vivre.

Devant une résistance de tous les jours, de toutes les heures, Favrol plia : après tout, le caractère de sa fille, qui avait hérité de son énergie tenace, l'exaspérait, mais ne lui déplaisait point. Elle était bien une Favrol.

Une scission s'était opérée : madame Favrol était autorisée à évoluer dans sa sphère de maîtresse d'intérieur où jamais plus ne se faisait sentir la taquine et tatillonne autorité du maître. Certes elle avait perdu toute faculté de désir, son âme était restée ankylosée, mais du moins l'être respirait, la femme s'était évadée de la peur.

Seulement il s'était amassé en Favrol des rancunes, prêtes à de futures revanches.

On avait pris place à table.

D'ordinaire le laquais avait ordre de servir Favrol le premier, puis sa femme, puis l'invité, si quelqu'un était présent, et enfin Germaine.

Cette fois, d'un signe impératif, Favrol indiqua qu'on eût à servir Gaston après lui : Germaine vit cela et regarda son père dont le visage resta fermé.

Gaston sentait une gêne peser sur lui : il ignorait quelles pensées s'agitaient sous ce crâne dur, derrière ce front carré qui ne laissait rien transparaître. Cependant, résistant à cette impression, il s'efforçait de garder son affabilité souriante, parlant des bruits du boulevard, des pièces en vogue.

Favrol laissait dire, gardant sa face impassible. Germaine répondait, simplement, pour soutenir le dialogue.

Après le dessert, quand on eut servi deux tasses de café, les femmes se levèrent, comme elles le faisaient d'ordinaire, afin de laisser les hommes à leurs causeries d'affaires.

— Restez, dit Favrol d'une voix sèche.

Comme elles s'arrêtaient, surprises :

— Reprenez vos sièges, ajouta-t-il. D'ailleurs ce ne sera pas long, je n'ai que deux mots à dire.

A l'accent de cette voix, où passait l'écho des rudesses d'autrefois, madame Favrol avait été secouée d'un frisson, tandis que son teint pâlissait encore.

Germaine au contraire s'était redressée, fixant ses grands yeux sur le visage de son père. Mais quelle raison pour ne pas obéir ? Elle prit le bras de sa mère et la ramena à sa chaise, lui serrant la main pour lui donner réconfort.

— Madame Favrol, dit le banquier, j'ai à vous faire part de deux nouvelles. La première, c'est que M. Gaston Brame devient mon associé...

Un cri s'entendit, de joie sincère.

— Ah ! ceci vous fait plaisir ? dit Favrol à sa femme.

Celle-ci hésita un moment, puis de sa voix faible et un peu enrouée :

— Je sais toute la bienveillance que vous témoignez à M. Gaston et aussi les qualités exceptionnelles qui la lui ont méritée. Cet acte de justice me touche profondément et je vous en remercie...

Son regard s'était posé sur le visage du jeune homme avec une expression d'indéfinissable sympathie. Il s'inclina en signe de remerciement.

— Votre approbation me satisfait, reprit Favrol avec une légère ironie, et je vous en remercie à mon tour. Mais je n'ai pas tout dit et veux vous mettre à même de louer ma bonté davantage encore... Ceci s'adresse à vous, ma fille... Dès ce soir, vous vous considérerez comme la fiancée de M. Brame...

La jeune fille se leva d'un élan brusque : ses lèvres s'entr'ouvrirent pour jeter une parole qu'elle ne prononça pas, car, au même instant, madame Favrol s'affaissa sur sa chaise en une syncope si rapide qu'elle serait tombée, si sa fille ne l'eût promptement enveloppée dans ses bras.

— Ma mère se meurt, s'écria-t-elle.

— Qu'est-ce que ces simagrées ! cria Favrol, en donnant un coup de poing sur la table.

Germaine, le regardant par-dessus la tête de sa mère qu'elle appuyait contre sa poitrine, lui dit d'une voix énergique :

— Veuillez sonner, mon père. Qu'on appelle la femme de chambre !

Malgré la colère qui l'envahissait, il n'osa pas résister, mais il gronda entre ses dents :

— Comédie de femmelette !

Gaston, assez embarrassé de son personnage, s'empressait auprès de la malade.

— Laissez donc, dit Favrol, ceci est affaire de servante et de médecin.

Puis, repoussant violemment sa tasse qui se renversa, il se leva :

— Votre bras ! Conduisez-moi dans mon cabinet...

La femme de chambre était accourue et, avec l'aide de Germaine, emmenait madame Favrol qui chancelait.

(A suivre.) JULES LERMINA.

Causerie de la Marraine.

Beauté et... cuisine.

Le charme est quelque chose de plus puissant que la beauté; et ceci est la revanche des femmes laides. Le rôle de la femme étant de séduire d'une façon ou d'une autre, je ne crois pas qu'il puisse exister une femme qui n'exerce sa toute-puissance d'une manière ou d'une autre. La femme incapable de se faire aimer ou de se rendre indispensable, voilà qui me semble tout à fait inadmissible, et bien maladroit. Mais dites-moi, mes chères filleules, quelle est, à votre sens, la qualité féminine préférable à toutes pour une femme aspirant au bonheur?

La beauté est sans doute un miroir magique, où l'humanité aime à contempler les mille variétés de traits et de formes qui passent devant elle chaque jour. La bonté est une chose exquise, qui captive et qu'on savoure comme un doux fruit velouté; mais il est encore d'autres attraits à la femme, entre autres la conversation intelligente, la grâce raffinée. Eh! mon Dieu oui, si prosaïque que cela paraisse, cela est, et bien souvent cela fait oublier beaucoup d'autres séductions, je veux parler du charme d'une bonne cuisinière.

Eh oui! voilà, vous riez, mesdemoiselles? ah! croyez-moi tout de même. En attendant que vous soyez devenues de charmantes épousées, étudiez bien votre papa, et admirez votre maman qui, tous les matins, passe une bonne heure à confectionner le menu qui flattera le plus votre gourmandise sans nuire à votre santé, de telle sorte que c'est à elle, à elle seule que vous devrez la gaieté de vos yeux et la joie de votre estomac.

Jeunes femmes qui n'êtes épouses que depuis quelques semaines seulement, n'éprouvez-vous jamais une véritable angoisse chaque fois que votre jeune souveraineté est mise en présence d'une petite difficulté matérielle? Que mangerons-nous aujourd'hui qui ne ressemble pas à ce que nous avons mangé hier? Comment garnir cette cheminée, disposer ces meubles? Ah! mon Dieu! vous dites-vous, que cela est donc difficile quand on n'a pas l'habitude, je n'y avais jamais songé, chez maman cela allait toujours tout seul et tout le monde était content Et vous en oubliez même que vous êtes jolies!

Comment attirer? Comment retenir surtout? Voici le problème posé. Maintenant voulez-vous le résoudre avec moi?

C'est simple, vous allez voir.

Combien de femmes ont le grand tort de confier à des mains mercenaires le soin de leur intérieur, et celui beaucoup plus grave de leur cuisine. Vous m'objecterez qu'une femme du monde ne peut décemment faire son ménage et son marché sans déchoir: sans doute, mais on peut toujours s'arranger de telle sorte, que l'intérieur d'une femme soucieuse du bien-être des siens soit arrangé non pas selon la mode, mais selon le goût de monsieur et de madame, ce que seuls les serviteurs qui sont depuis longtemps dans la maison, peuvent se charger de faire eux-mêmes.

La vie conjugale, pour être bonne, doit être faite de mille concessions de part et d'autre, même avec les serviteurs. Faites-vous donc vous-même un nid douillet et joli, conforme à votre caractère; vous serez toujours sûre que monsieur s'y trouvera bien et que la bonne elle-même trouvera que vous êtes très « chic ».

Pour la cuisine, la femme riche peut toujours surveiller la confection des plats; la ménagère plus heureuse, et la petite bourgeoise, sauront les confectionner elles-mêmes.

N'entendez-vous jamais les célibataires les plus endurcis déplorer la cuisine qu'ils mangent à la diable en sortant du bureau ou de l'atelier? regardez votre mari à ce moment-là, et voyez comme il semble s'épanouir et vous rendre grâce des petits plats substantiels et savoureux qu'il digère à son aise. Et ce célibataire invité qui, lui, pense certainement en son for intérieur qu'il renoncera gaiement à son célibat le jour où il découvrira une cuisinière de votre sorte, fût-elle un laideron.

La reconnaissance du ventre, voyez-vous, c'est l'une des premières sur lesquelles nous devons compter, et sur laquelle nous pouvons fonder le plus d'espérances, celle-là du moins, n'est presque jamais déçue.

N'avez-vous pas entendu parler de ce prince italien qui, véritable Prince charmant pourtant, refusait les plus belles et les plus riches héritières, et préféra épouser une simple petite ouvrière, parce qu'elle réussissait d'une façon délicieuse son plat de prédilection, le macaroni au gratin!

L'histoire est des plus authentiques; et je l'espère, elle rendra confiance aux pauvres filles qui se croient sans charmes parce qu'elles ne sont point jolies.

On ne fait pas assez de cas de ce qu'on mange, pourvu que ce soit bien épicé et agréable à l'œil; on mange de tout, très vite, et l'on s'en va, monsieur à son bureau, madame à ses affaires, les enfants en classe ou en promenade. Qu'arrive-t-il? Monsieur, madame et les enfants digèrent mal, et rentrent de mauvaise humeur. On appelle le médecin qui, naturellement, vous fait force reproches et vous ordonne force potions. Monsieur devient grognon, madame nerveuse, les enfants insupportables; bref, c'est la discorde dans la famille, plus encore que dans les estomacs.

Lorsque j'étais fiancée, je me souviens qu'un jour, je me vantais devant celui que j'aimais, d'avoir remporté le premier prix à un tournoi poétique. Il me répondit en plaisantant qu'il avait obtenu, lui, un premier prix aussi mais à un concours culinaire et il se rengorgea Je fus mortifiée de la leçon sur le moment, mais ensuite, cela me fit réfléchir, et je me jurai d'avoir ma revanche plus tard en faisant connaître à mon mari que ma cuisine était aussi bonne quelquefois que mes poèmes.

Cela vous fait rire, n'est-ce pas, mes chères filleules? Mais certainement, vous donnez raison à monsieur. La bonne cuisine, il n'y a que cela qui compte et qui dure, disent-ils presque tous.

Soyez jolies, soyez bonnes, soyez intelligentes, mais surtout, veillez bien à votre cuisine, et vous m'en direz des nouvelles.

MARRAINE LOUISE.

COURRIER DE LA MARRAINE

Marraine Louise répond à toutes les questions à cette place. Pour les réponses pressées, par correspondance, envoyer 30 centimes en timbres.

Marguerite L. — Mettez un costume tailleur de couleur havane, chapeau de feutre vieux rose garni de choux de mousseline rose sous mousseline havane, plume rose sur le côté. Les mousselines voilées de mousselines de nuances différentes sont d'un très joli effet.

Mademoiselle R. V. — Mettez dans votre bain pour 25 centimes d'alcool de menthe, des feuilles de menthe rouge sous les matelas. Laissez aussi sur votre fourneau une casserole remplie d'eau où vous aurez versé une cuillerée à soupe d'alcool de menthe.

Violette de Parme. — Mais si, ma petite amie, on peut avoir un chez-soi très agréable sans être riche; le tout est d'avoir du goût et de l'imagination. Vous avez sûrement le premier. je vous donnerai des idées pour l'autre dans un prochain article.

Madame B., à Toul. — Rien ne sert de crier, laissez votre enfant pleurer et ne cédez pas. Quand il sera plus calme, parlez-lui comme à une grande personne. Les tout petits sont infiniment flattés de se sentir quelque importance, et pour être traités en grandes personnes ils condescendent à tout ce qu'on veut.

Berthe-Louise. — Lavez votre parquet à l'aide d'une éponge avec du brou de noix, laissez sécher. Faites fondre au bain-marie de la cire jaune dans un demi-verre d'essence de térébenthine, retirez du feu, remuez jusqu'à refroidissement et enduisez votre parquet de cet encaustique, frottez avec un chiffon de laine.

Renée, à Colombes. — Même réponse qu'à Violette de Parme.

Coquette. — Lotionnez la poitrine à l'eau très froide, puis massez-la ensuite pendant une demi-heure, vous arriverez à un résultat. Je vais m'informer pour cette pommade, n'achetez rien avant ma réponse.

Marielle. — Soyez plus vaillante, le temps cicatrise bien des plaies, croyez-moi. Sortez beaucoup, travaillez, intéressez-vous à quelque infortune. Ne lui écrivez plus surtout. Le silence est plus efficace que les reproches et du moins, il a cela de bon, qu'il laisse toute latitude au regret, au repentir et au pardon.

Jeanne B. — Vous pouvez très bien transformer ce paletot. Coupez les revers et mettez à la place une bande de velours ou de soie brodée. Mettez-en au col, aux poignets, le long des manches et sur les coutures du dos, sauf celle du milieu. Cela donnera à votre paletot une gentille allure Louis XV d'un gracieux effet.

Verveine. — Voici une formule :

Amandes douces	30	grammes.
Amandes amères . . .	8	—
Teinture de benjoin. . .	3	—
Eau de roses.	150	—

Mademoiselle C. R. — L'eau oxygénée brûle les cheveux, lavez-vous plutôt la tête avec un demi-litre d'eau de savon où vous verserez une cuillerée à soupe d'alcool à 90, puis rincez avec une décoction de camomille allemande.

Madame L. G. — Faites enlever la montre de votre bracelet et dites au bijoutier qu'il mette à la place le portrait de votre mari, entouré de perles. Ce sera peu banal et cela fera plaisir à votre mari.

Amie sincère. — Certainement, ma charmante enfant, je suis persuadée qu'un horoscope dressé par un astrologue sérieux doit nous donner de précieux renseignements sur notre Destinée. Adressez-vous, de ma part, à madame de Lieusaint, aux bureaux de la *Vie Mystérieuse*. C'est une astrologue extraordinaire.

Z. T., Tours. — Voyez ma réponse à mademoiselle R. V.

Jeanne S., Paris. — Écrivez à M. Donato, directeur de la *Vie Mystérieuse*, il vous renseignera de suite et vous dira qui peut vous donner de sérieuses leçons.

MARRAINE LOUISE.

Consultations de la Vie Mystérieuse

AVIS, CONSEILS, RECETTES ET CORRESPONDANCE

AVIS IMPORTANT : *Une large place est réservée, dans chaque numéro de la* **Vie mystérieuse**, *pour répondre à toutes les questions que nos lectrices et lecteurs voudront bien adresser à nos différents collaborateurs. La direction littéraire et scientifique de la* **Vie mystérieuse** *restant étrangère à cette partie consacrée aux consultations médicales, consultations graphologiques et astrologiques, les lectrices, lecteurs et abonnés devront écrire directement à chacune des personnalités sous l'***autorité** *et la* **responsabilité** *desquelles sont faites ces différentes rubriques.*

Toutes demandes de renseignements, tous envois de mandats-poste, de bons de poste ou timbres relatifs à ces rubriques doivent être uniformément adressés à

LA VIE MYSTÉRIEUSE, **10, rue Saint-Joseph**, *à PARIS*

mais aux noms des collaborateurs dont les noms suivent :

Pour les consultations médicales : M. le Dr Mesnard.
— astrologiques : Madame de Lieusaint.
— graphologiques : M. le professeur Dack.

Courrier du Docteur.

Ceux de nos lecteurs qui désirent recevoir à cette place une consultation médicale du Dr Mesnard, sont priés de lui envoyer, au bureau du journal, des détails sur leur état général, et sur les souffrances qu'ils endurent. Joindre un bon de poste de deux francs.

Ceux qui désireront une consultation plus détaillée par lettre particulière devront joindre à leur demande un bon de trois francs.

Par la voie du journal, réponse dans un délai de quinze jours. Par lettre particulière, réponse dans les 48 heures.

Un futur abonné. Cela n'est plus de mon ressort. Vous devez écrire, directement, à M. Donato.

Un qui espère. Certainement, madame, on doit plaindre les neurasthéniques, mais pour aider au traitement du médecin, il faut mettre tout en œuvre pour rééduquer sa volonté. — Conservez bon espoir.

Deux amies aimant les sciences. Je compte, justement, mesdemoiselles, traiter cette question dans un prochain article.

Comtesse de V. Paris. Vous aurez mon adresse, madame, en la demandant au journal. Mademoiselle votre fille doit se ménager, et craindre, surtout, les refroidissements.

Un retraité. Merci pour vos encouragements. Rien d'absolu. Je crois qu'il ne faut être ni exclusivement carnivore, ni exclusivement végétarien. Mais on en arrive à ne plus manger de viande au repas du soir, et on a raison.

Mademoiselle Lili. Il n'y a pas de vraie définition du bonheur. On regarde trop l'envers de sa vie et l'endroit de la vie des autres!

Jeune maman. Un enfant doit apprendre à se servir de ses deux mains. Vous n'exigez pas, que je sache, qu'il marche à cloche-pied, parce qu'il n'est pas convenable de se servir de son pied gauche, ou qu'il se bouche une oreille, ou tienne l'œil gauche fermé? Je ne vois pas, pour ma part, de différence entre ces choses.

Colonel de V. Lyon. L'hydrothérapie. Frictions matinales, au gant de crin avec mélange, parties égales d'eau de Cologne et d'alcoolat de lavande.

Futur abonné. Il ne faut pas laisser choir sa volonté. « Ne remettez pas au lendemain ce que vous pouvez faire le jour même, » a dit La Fontaine. C'est un précieux enseignement. — Même pour de menus détails, soyez l'esclave du moment, et faites, de suite, ce que vous avez à faire.

Ancien élève de Charlemagne. C'est par les narines que l'on s'enrhume ; et, pour Paris, dont l'air est rempli de parcelles organiques, le mieux est de vous prémunir, en enduisant l'intérieur du nez d'un peu de vaseline boriquée.

Maman Adèle. Oui, l'hystérie est une névrose ; la plus complexe des névroses. 2° Oui, on peut guérir par la suggestion. 3° Les toniques.

Revenu de Casablanca. Vous avez de l'entéro-colite. Le traitement ordonné par votre docteur est bon. Astreignez-vous au régime, et prémunissez-vous contre le froid.

Un groupe de jeunes filles aimant la science. Cet ouvrage est très bien écrit. Lisez et commentez. — On n'est jamais trop jeune pour apprendre à méditer.

Une veuve isolée à Toulouse. Les pratiques hypnotiques ne se font pas à la légère. — Je transmets votre lettre au professeur Donato. 2° La musique est un excellent dérivatif pour vous.

Un futur Polytechnicien. Vous pouvez vous répondre à vous-même par le calcul des probabilités. 2° La planète Mars est certainement habitée. 3° Oui, je crois fermement aux horoscopes bien établis. 4° Huit heures de sommeil sont suffisantes.

Une mère inquiète. Soyez plus calme, madame. Ce sont des accidents de la dentition. 2° Je suis partisan de couvrir la tête du bébé pendant la saison froide. 3° Pour la fillette, pas de jambes nues l'hiver ; laissez ces pratiques aux dames anglaises : nous sommes en France.

Belle-mère aimant son gendre. C'est une affection cutanée qui réclame une saison à la Bourboule. — 2° L'usage de la cigarette de camphre, quand il sort. 3° Pédilaves chauds, le matin.

Petit pioupiou. A la bonne heure! C'est cela. — Pas de chaussures trop serrées. Venez me voir, à votre passage à Paris.

Dr Mesnard.

Lire, dans le n° 3,
LA VOLONTÉ,
par le docteur Mesnard.

UN COUP D'ŒIL SUR L'AVENIR

Courrier astrologique.

Ceux de nos lecteurs qui voudront connaître leur ciel horoscopique, l'étoile sous laquelle ils sont nés, la planète qui les régit, les présages de leur signe zodiacal (passé, présent, avenir), devront s'adresser à madame de Lieusaint, l'astrologue bien connue, chargée de cette rubrique à la Vie Mystérieuse.

Consultation abrégée par la voie du journal, 2 francs; consultation détaillée *par lettre particulière, 3 francs. Adresse,* mandat *ou bon de poste à madame de Lieusaint, aux bureaux du journal, en indiquant la date de sa naissance (quantième, mois et année) et si possible l'heure de la naissance.*

Sans Souci. — Vous savez que Vénus dans la Balance vous gouverne et dit textuellement ceci, ce qui est bien curieux avec votre état d'âme : « Préoccupation d'avenir en songeant au passé. » Vous voilà sur une pente terrible, tenez-vous ferme au bras de votre protecteur naturel pour ne pas tomber. Non, l'*autre* ne croisera plus votre route. Il n'y a pas deux unions, mais il y a de l'amour et beaucoup. Je ne vois pas l'héritage avant l'âge de 45 ans. Portez le talisman de Vénus.

E. M. Valenciennes. — Je crains que vous ne placiez mal votre confiance. Vénus vous régit et peut vous égarer au degré où elle parait dans votre orient, cependant il y aura, au mois prochain, chance de mariage. Je vois même plusieurs prétendants se disputer votre main. Votre pierre bénéfique : agate. Votre couleur : jaune. Votre jour de chance : vendredi. Votre maladie à craindre : estomac. Portez le scarabée consacré. En vous abonnant à la *Vie Mystérieuse* d'ici fin février, vous l'aurez gratuitement.

Verveine. — L'année de votre naissance est bonne, gouvernée par le Sagittaire, et indique chance d'argent imprévue et changement de position. Pour vous il semble qu'il y ait chance de mariage avec un veuf. Je réponds à vos questions : 1° Non. 2° Le hasard est un grand maître, il vous le fournira. 3° Prenez à la loterie un numéro dont les chiffres additionnés forment 17 : exemple, 5.291. 4° Ne comptez pas sur la famille. 5° Un ravissant petit garçon. Portez le talisman du soleil.

Un futur Soldat. — Vous êtes né sous le Taureau protégé par Vénus. Méfiez-vous de la passion amoureuse qui peut vous faire commettre de lourdes fautes. Chances matérielles par votre intelligence et votre initiative. Pas d'héritage ; mariage à 27 ans. Jour de chance : vendredi. Pierre bénéfique : agate. Couleur : vert. Maladie à craindre : gorge. Portez l'épingle ou la breloque scarabée consacré.

Sceptique. — Le Sagittaire, où domine Jupiter au 18e degré. Voyage, imprévu, hasard. Changement de situation à 33 ans. Jour de chance : jeudi. Couleur harmonique : pourpre. Pierre bénéfique : escarboucle. Oui, vous avez un gros héritage à faire et deux mariages sont probables. Portez l'épingle de cravate scarabée consacré.

Une Toulousaine. — 1° Jusqu'à mai prochain soignez votre santé, votre étoile indiquant

quelques soucis de ce côté. Passé cette date, un changement de position semble indiqué heureux. 2° Oui. 3° Vénus dans le Taureau. 4° L'agate est votre pierre bénéfique, portez-la griffée d'étain. Votre jour heureux : vendredi. Votre fleur : la rose. Portez le talisman de Vénus.

Madame DE LIEUSAINT.

Courrier graphologique.

Ceux de nos lecteurs qui désireront une analyse de leur écriture (caractère, portrait physique et moral, présages) devront s'adresser au professeur Dack, graphologue, dont la science et la perspicacité sont sans rivales et qui est chargé de cette rubrique à la Vie Mystérieuse.

Consultation abrégée par la voie du journal, 2 francs ; consultation détaillée *par lettre particulière, 3 francs. Adresser mandat ou bon de poste à M. le professeur Dack en envoyant un spécimen d'écriture et, si possible, une signature.*

JEUNE PREMIER. — Nature d'arriviste. Le scripteur, très intelligent, très adroit, a la vision de ce qu'il faut faire pour triompher, veut acquérir, par son entregent, son activité, son initiative, la position rêvée : ensuite, donnera libre cours à ses réelles qualités de cœur et d'esprit. L'utile d'abord, l'agréable ensuite.

JEUNE FILLE MODERNE. — Trop moderne même, mademoiselle. Les sentiments que vous m'exprimez, s'ils étaient connus de ceux qui aspirent à votre main, les feraient fuir comme un troupeau de... cerfs. Fi ! que c'est vilain, mademoiselle, quand on se dit jolie et bien élevée, d'avoir des idées — non pas modernes — mais malhonnêtes. Mais vous vous vantez. Votre écriture indique bien un peu d'égoïsme, mais pas d'hypocrisie. Vous auriez besoin des conseils d'une charmante femme, qui ne soit pas moderne, mais bonne. On voit bien que vous avez perdu votre mère.

SOUFFRANTE. — Il est bien évident, madame, que ce n'est pas là votre écriture ordinaire. La maladie, les souffrances changent l'écriture. Et je ne peux vous donner une analyse exacte avec le fragment de lettre que vous m'envoyez. Cette écriture paresseuse, découragée, malade, changera lorsque la santé vous reviendra. Consultez donc ma collaboratrice, madame de Lieusaint, et le docteur Mesnard.

X. Y. T. — Je vous ai écrit poste restante rue d'Amsterdam. Réclamez la lettre.

UNE AMIE DE L'OCCULTISME. — Nature douce, franche et bonne. Beaucoup de réflexion dans les gestes de la vie, mais avec une préférence secrète pour les actes de dévouement. L'âme d'une sœur de charité, qui ne veut pas juger son prochain et qui l'absout d'avance de toutes ses fautes. Sera une épouse exquise.

G. AMIENS. — Je n'ai pas reçu le spécimen d'écriture que vous m'annoncez.

Prof DACK.

Vous devez vous abonner à

La Vie Mystérieuse

C'est le bonheur assuré à votre foyer. C'est la réussite dans vos entreprises.

(Voir, page 31, la **PRIME GRATUITE** offerte aux **2.000 PREMIERS ABONNÉS**.)

E. GREVIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

Le Gérant : ÉLIE CHAUTARD.